



Colette

UNE APPRENTIE PAS SAGE
Marie-Céline Lachaud

à

Paris



AU DIAB'LE VAUVERT

Marie Céline Lachaud

Colette à 20 ans

Une apprentie pas sage



Dans la même collection

GUSTAVE FLAUBERT À 20 ANS, Louis-Paul Astraud

JEAN GENET À 20 ANS, Louis-Paul Astraud

MARCEL PROUST À 20 ANS, Jean-Pascal Mahieu

BORIS VIAN À 20 ANS, Claudine Plas

Collection dirigée par Louis-Paul Astraud

ISBN : 978-2-84626-253-8

ISSN : 2109-6368

© Éditions Au diable vauvert, 2010

Au diable vauvert

www.audioble.com

La Laune 30600 Vauvert

Catalogue disponible sur demande

contact@audioble.com

*J'ai grandi mais je n'ai
jamais été petite.
Je n'ai jamais changé.*

Colette, Les Vrilles de la Vigne

En 1893 Gabrielle Colette a 20 ans. De cette époque reste une série de photos d'elle dans une robe claire bordée de plusieurs rangs de ganse en velours noir. Une, particulièrement, restitue ses derniers moments de jeune fille : une photo de famille prise au printemps, quelques semaines avant son mariage. Elle y pose, assise sur les marches du perron de leur maison de Châtillon-Coligny, entourée de ses parents, Jules et Sidonie, et de ses deux frères Léo et Achille.

Elle a le physique des jeunes filles de son époque : un corps robuste et plein, des tresses relevées en chignon et attachées avec un nœud de velours, un visage pointu encore enfantin avec des yeux de chat. Pourtant si l'on regarde

plus attentivement, ses rondeurs d'adolescente contrastent avec la maturité de son regard, mystérieux et attirant, qui toise l'objectif. Dans ce regard, elle est déjà là tout entière, notre Colette nationale, la femme aux mille facettes qui a surpris son époque et osé au-delà du possible.

Et si à 20 ans Gabrielle Colette porte sur le monde qui l'entoure un regard empreint d'une distance subtile, c'est qu'elle a ses raisons. Elle vient de traverser une épreuve déchirante qui la laisse nostalgique à jamais : elle a perdu le paradis de son enfance. Un an plus tôt elle a dû, avec sa famille, quitter la maison où elle était née et où elle avait grandi.

« Et qui donc a jamais guéri de son enfance ? » a écrit la poétesse Lucie Delarue, au début du XX^e. Une phrase qui résonne on ne peut plus juste dans le cas de Colette.

Rien ne prédestinait Sidonie Gabrielle Colette à devenir écrivain. Ses parents avaient pour elle d'autres desseins : lui faire faire un beau mariage, destin tout tracé pour les filles de cette seconde moitié du XIX^e siècle.

La famille Colette est une famille recomposée. Sidonie, la mère, a eu deux maris. Avec le premier, Jules Robineau-Duclos, elle a eu deux

enfants : Juliette en 1860 et Achille en 1863. Jules Robineau avait vingt ans de plus que sa femme. Quand il est mort d'une apoplexie foudroyante peu après la naissance d'Achille, Sidonie s'est remariée avec Jules Colette, le percepteur du village qui était connu pour être déjà son amant. Deux enfants naîtront de leur union : Léo en 1867, et Gabrielle, la benjamine, en 1873. Comme tous les enfants de Sidonie, Gabrielle est née à Saint-Sauveur-en-Puisaye dans la maison familiale de la rue de l'Hospice, dont « la roide pente de la rue bousculait la gravité et son perron boitait, quatre marches d'un côté, six de l'autre », la décrira-t-elle plus tard dans *La Maison de Claudine*.

Cette belle maison de maître avec sa porte cochère et ses deux jardins, l'un situé en face de la maison et l'autre derrière, était la propriété de la famille du premier mari de Sidonie, les Robineau-Duclos. Une vieille famille de notables de la région qui n'avait pas vu d'un bon œil la jeune veuve s'approprier les biens familiaux, fruits du labeur de plusieurs générations. Et qui plus est, une étrangère.

Là réside le grain de sable dans l'enfance idyllique de Colette.

Adèle Eugénie Sidonie Landoy, la mère de Colette, n'est pas une fille de Saint-Sauveur, c'est une pièce rapportée. Elle est née le 12 août 1835 à Paris. Orpheline de mère, elle avait été mise en nourrice dans l'Yonne, à Mézilles, un village proche de Saint-Sauveur, région réputée pour la qualité de ses nourrices. Son père, Henry Landoy, un mulâtre, précisa Colette plus tard, commerçant en produits exotiques, mourut quand elle avait 9 ans. Elle avait été élevée à Bruxelles par ses frères, plus âgés qu'elle, dans une ambiance artistique et un confort de bon aloi.

Eugène, son frère aîné, était journaliste et Sidonie se trouva vite à son aise dans ce milieu intellectuel des années 1850 où bruisaient les idées nouvelles des philosophes Fourier et Proudhon et celles anticléricales de la franc-maçonnerie. Les penseurs y reconnaissaient l'importance des passions et prônaient de les transformer en des forces bénéfiques, grâce à une révolution morale et sexuelle. Ainsi le bien et le mal seraient tous les deux féconds ? Ce concept séduisait Sidonie. Pourquoi n'irait-elle pas sur leurs brisées ? Elle ne se marierait pas, elle mènerait une vie indépendante. Qu'importe qu'elle

n'ait pas de dot, qu'importe qu'elle soit une « sang-mêlé » !

Mais l'époque n'était pas mûre pour l'émancipation des filles. Sa sœur Irma, d'un an son aînée, qui s'y était essayé, avait mal tourné. « Entretien, demi-mondaine », chuchotait-on d'un air entendu à propos de celle qu'on ne recevait plus. Sidonie avait un caractère bien trempé, des idées avant-gardistes. Eugène eut-il peur que sa jeune sœur rencontre les mêmes écueils ? Fit-elle un faux pas ? Que se passa-t-il à Bruxelles entre les frères ? Un conseil de famille ?

Personne ne sait rien de ces années-là, mais toujours est-il qu'à l'automne 1856 Sidonie fit un voyage à Mézilles pour voir sa vieille nourrice. Elle fut reçue dans différentes familles, et l'on s'arrangea pour que le sieur Robineau-Duclos aperçoive la jeune fille pendant son séjour. Elle lui plut. La demoiselle n'avait pas de dot, mais une partie de sa famille voulait absolument le marier pour des problèmes d'héritage, aussi ne serait-elle pas trop regardante. Jules Robineau-Duclos avait 41 ans, il était d'une laideur simiesque, alcoolique et grossier. Un vrai sauvage. Mais il était riche. Sidonie eut connaissance des domaines et des bois lui appartenant. Elle alla se promener rue

de l'Hospice et y aperçut la grande maison « coiffée d'un grenier haut ». La rampe d'escalier en fer forgé avec les deux lettres initiales RD savamment entrelacées laissait présager des armoires pleines de linge brodé et des buffets remplis de vaisselle en porcelaine dorée à l'or fin. Ce détail put plaire à la jeune Bruxelloise. Sut-elle que certains habitants des environs avaient surnommé Jules Robineau « le singe » ? En tout cas elle accepta le mariage sans avoir, paraît-il, rencontré son futur mari. Pensait-elle le sauver, le remettre sur le droit chemin ? Ou a-t-elle accepté la proposition selon une formule d'intérêts bien partagés pour les deux familles ? Elle écrira après son mariage à une de ses connaissances, Mme Lacour, de Saint-Fargeau : « Je n'ai pas le droit de me plaindre puisque je l'ai voulu. »

Le mariage eut lieu seulement à la mairie, dans un faubourg de Bruxelles, au début de l'année 1857. Les futurs époux se rencontrèrent la veille chez le notaire. L'époux était encore plus laid que ce qui lui avait été décrit. Mais elle ne pouvait plus reculer. Au moins elle serait à l'abri du besoin, vivrait à l'aise dans une grande maison, avec un jardin et des domestiques. Elle comblerait sa vie avec des enfants.

Elle quitta donc la vie chatoyante de Bruxelles, les discussions animées avec ses frères, la musique, les livres, avec un mélange d'appréhension et de bonne volonté. Elle trouva une maison austère et froide, des domestiques renfrognés. Elle ouvrit les armoires, fit résonner les verres en cristal, nettoya le salon d'apparat, repeint les murs, arrangea des bouquets, planta des fleurs, fit des recettes de son pays. Elle mit toute sa gaieté au service de sa maisonnée. Mais Jules se révéla tout d'abord maladroit, puis brutal, violent, instable et incohérent. Sidonie fut reçue dans les familles des notables des environs. Elle mit ses plus belles robes pour aller dans les soirées au château de Saint-Fargeau, au château de Rattigny, mais la citadine qu'elle était, athée de surcroît, eut du mal à trouver de l'intérêt aux conversations de ces petits villages catholiques bourguignons où on se préoccupait plus de la chasse que des pensées de Fourier. À part Adrienne de Saint-Aubin, la sœur du notaire, avec laquelle elle partageait des affinités intellectuelles, elle se trouva assez vite isolée. Juliette, le premier enfant auquel elle donna naissance, en 1860, ressemblait à son père. Comment s'y attacher ? Elle n'avait personne de sa famille auprès d'elle pour la guider.

C'est alors que le capitaine Colette arriva à Saint-Sauveur. Jules Colette était un saint-cyrien habitué des guerres. Ce courageux officier de 30 ans, qui avait combattu en Kabylie, en Turquie, en Crimée et en Afrique, avait perdu une jambe en Italie pendant la bataille de Melegnano. L'administration le recasa comme percepteur à Saint-Sauveur. C'était un Méridional joyeux, beau parleur et bel homme « avec son petit œil cosaque, étincelant sous un sourcil de chanvre gris », comme le décrira sa fille dans *La Maison de Claudine*. Il illumina la vie de la jeune Sidonie. Il tomba fou amoureux d'elle. Ils devinrent amants, et se cachaient à peine. Quand Sidonie fut à nouveau enceinte, les gens du village jasèrent, et encore plus quand le garçon naquit le 27 janvier 1863. Achille ressemblait si peu à Jules Robineau-Duclos et encore moins à sa sœur Juliette. Il avait les yeux pers, les cheveux blonds, la bouche gourmande et ourlée du capitaine Colette. Il était beau comme un ange : il devint l'amour de la vie de sa mère, sa « Beauté ».

Jules Robineau manifestait des accès de violence inattendus dont Sidonie avait elle-même fait les frais peu après son mariage. Un soir après boire, il avait levé la main sur elle, elle

s'était défendue en lui jetant un pied de lampe à la figure, avouera-t-elle à sa fille dans une lettre en 1909. Maintenant elle commençait à avoir peur pour son bébé et était souvent sur le qui-vive. Surtout la nuit, quand il rentrait ivre. Dans ses crises de delirium, il cherchait à enfoncer la porte de la chambre de Sidonie. Alors elle se barricadait à l'autre bout de la maison, et même parfois allait chercher refuge chez des voisins. Adrienne de Saint-Aubin, à qui elle s'était confiée et qui habitait juste au bout de la rue, l'a entendue plus d'une fois sonner à sa porte en pleine nuit, tremblante de peur, avec son fils endormi dans les bras.

La mort brutale de ce mari craint et haï, un soir de janvier 1865, soulagea Sidonie. À 30 ans à peine, elle avait l'argent et l'amour. L'argent lui garantirait, ainsi qu'à sa famille, la liberté et l'indépendance dont elle avait rêvées dans son adolescence. Un état des biens fut réalisé. Le notaire signala que la fortune Robineau-Duclos, si elle était conséquente, comportait néanmoins certaines dettes qu'il faudrait apurer. Mais comme les biens restèrent indivis, Sidonie, qui en devint administratrice avec l'aide d'un conseil de famille, ne s'en préoccupa pas outre mesure.

C'est qu'elle avait la tête ailleurs. À l'amour! L'amour pour son beau capitaine l'occupait tout entière. Pendant la période de deuil, elle ne songea même pas à dissimuler son bonheur tout neuf. Elle s'affichait sans pudeur. Tout le village pouvait la voir courir chez Jules Colette, les joues empourprées de désir. Les gens insinuèrent des commentaires malveillants. Déjà ils avaient eu du mal à accepter cette femme qui n'allait pas toujours à la messe et recueillait chez elle les servantes engrossées par des maîtres peu scrupuleux. Mais un enfant adultérin, mais un mari qui meurt fort à propos! C'en était trop pour le village. La rumeur enfla.

Le juge du canton prit le relais et envoya un rapport au procureur impérial : la liaison de Sidonie était notoire, et ce n'était peut-être pas la première, le notaire Adrien Jarry laissait dire qu'il avait consolé la jeune épousée dès son arrivée à Saint-Sauveur. Quelqu'un n'aurait-il pas aidé Jules Robineau à mourir? Mais sans preuves ni témoignages concrets, la plainte fut classée sans suite. Pour toute réponse, la jeune veuve nargua les fâcheux en avançant la date de son mariage juste avant la fin du deuil de viduité. Rien ni personne ne pourrait se mettre en travers de son bonheur.

Et dans un premier temps cela se passa ainsi.

Le nouveau mari emménagea dans la maison du mort et apporta ses meubles, en particulier sa bibliothèque en acajou et ses livres, car Jules Colette était un lettré. Il avait été à l'école Saint-Cyr. Il se piquait de recherches scientifiques, mais aussi de littérature. Tout événement était un prétexte à poèmes et discours et autres élégies. Il s'enfermait des après-midi entiers, pour écrire.

La jeune Gabrielle passera son enfance à naviguer entre deux mondes : la bibliothèque, les livres et la musique, d'un côté et, de l'autre, le jardin, domaine réservé de sa mère. Sidonie, Sido comme l'appelait son mari, régnait sur sa maison comme sur un royaume. Quatre domestiques, quatre enfants et ses jardins : « Le Jardin-du-Haut commandait un Jardin-du-Bas avec un potager resserré et chaud, consacré à l'aubergine et au piment, où l'odeur du feuillage et de la tomate se mêlait, en juillet, au parfum de l'abricot mûri sur les espaliers », ainsi s'en souviendra Colette quarante ans plus tard quand elle écrira *La Maison de Claudine*. Et il y avait surtout les fleurs, les roses odorantes, les lilas, les pivoines, les hortensias, les géraniums, des pots et des boutures couvées avec tendresse.

Sidonie, protégée par un chapeau de paille, armée de sécateurs dans la poche de son tablier, ne s'arrêtait pas. La petite la suivait partout, enivrée par toutes ces odeurs qui se mélangeaient à celle de sa mère: «Ma mère fleurait la cretonne lavée, le fer à repasser chauffé sur des braises de peupliers, la feuille de verveine, la citronnelle qu'elle roulait dans sa main ou froissait dans sa poche». (*La Maison de Claudine*.)

Sidonie donna à ses enfants une éducation tout entière tournée vers la nature et la liberté, usant du jardin comme d'un champ d'expérience privilégié avec un seul mot d'ordre: regarde! «Regarde la chenille velue, pareille à un petit ours doré! Regarde la première pousse de haricot, le cotylédon qui lève sur sa tête un petit chapeau de terre sèche... Regarde la guêpe qui découpe, avec ses mandibules en cisailles, une parcelle de viande crue... Regarde la couleur du ciel au couchant, qui annonce grand vent et tempête. Qu'importe le grand vent de demain, pourvu que nous admirions cette fournaise aujourd'hui? Regarde vite, le bouton de l'iris noir est en train de s'épanouir! Si tu ne te dépêches pas, il ira plus vite que toi... (*Journal à rebours*) Tout est bon pour apprendre.

Et Gabrielle a soif d'apprendre.

C'est une jolie petite fille, avec des traits fins, des yeux clairs en amande et de longs cheveux dorés, à l'esprit vif. Comme ses frères Achille et Léo qu'elle admire, elle grandit en symbiose avec la nature, dans un accord animiste, intime, païen. Quand les deux garçons reviennent de leurs virées dans les bois, ivres d'odeurs inconnues, de lieux secrets, comme de jeunes loups de retour de la chasse, leur regard fou impressionne la petite, et plus encore celui, sauvage et brûlant dont sa mère couve l'aîné, Achille. Alors elle n'a qu'une envie, faire comme eux. « Où sont les enfants ? » crie Sidonie.

La petite les guette et quand ils prennent le sentier qui serpente vers le bois, elle essaye de les suivre, mais ils courent si vite, elle se perd, elle les appelle, ils lui font peur, elle crie, elle a peur, elle tombe, s'écorche les genoux, ils rient comme des fous. À son retour, encadrée par ses aînés, la petite est vexée. Sans doute Sidonie la gronde-t-elle, furieuse de la robe déchirée, des rubans perdus, mais tant pis. Demain elle les guettera à nouveau et cherchera à les suivre, à moins que Léo, rentrant en trombe dans la maison d'un air mystérieux et exalté, ne courre se mettre au piano pour jouer une mélodie qu'il vient d'entendre sur la route. Alors elle

s'assiera à côté de lui et l'écouterait religieusement. Léo attrape les mélodies, ces « messages volants » – les appelle-t-il – comme Achille attrape les papillons. À n'en pas douter, Léo sera musicien, a décidé Sidonie. Si tous ses enfants jouent du piano et apprécient la musique, c'est lui le plus doué, il compose même, un véritable artiste, souvent dans la lune, ailleurs, dans un monde à lui.

Un jour, il transforme une partie du jardin en cimetière avec des croix en carton, des noms de morts inventés, des épitaphes fantaisistes. Il embarque Gabrielle dans son opération mortuaire. Ils s'affairent sans bruit, cachés à l'abri des regards derrière les arbustes, à creuser les trous pour planter les croix de carton, chamboulant les plates-bandes. « Où sont les enfants ? » crie Sidonie. Quand elle découvre le champ de croix et de petites couronnes, constate les dommages irréparables, elle démolit le cimetière imaginaire à grands coups de râteau, punit Léo d'entraîner la petite dans des jeux interdits. « Demain, oui demain, vous allez voir, vous ne sortirez pas ! » redit Sidonie. Mais alors ils se cachent dans les arbres, dans un évanouissement silencieux. Seuls les livres par terre, la corde à sauter, laisseront deviner leurs

empreintes enfantines. Et ils ne reparaîtront qu'à l'heure du repas, le regard rempli des mystères partagés dans les arbres.

Gabrielle a 7 ans, sa mère veille sur elle comme sur un trésor.

Parfois la nuit la mère se réveille en sursaut. Et si la petite avait été enlevée par des bohémiens? Vite elle se lève, traverse la chambre pieds nus, le cœur battant. Mais non, elle est là dans son lit, son joyau tout en or, elle dort. Sidonie est rassurée.

Aussi, quand un cirque passe à Saint-Sauveur, Gabrielle imagine à son tour, frissonne d'être enlevée par un homme-panthère, un dompteur, un trapéziste. Elle a très peur, elle a très envie... de partir.

Elle a 8 ans, elle a 10 ans, elle s'échappe, elle enjambe la barrière du jardin et part sur les traces d'Achille et de Léo, elle court, elle court, petit faune des bois, elle goûte les sources, ramasse les noisettes sauvages, la menthe des marais, se couche dans les sous-bois moussus, et ces courses folles, enivrantes, s'imprèneront en elle si fort qu'elles seront le matériau le plus dense de ses œuvres. Dans *Les Vrilles de la Vigne*, elle évoque « un chemin que je connais, jaune et bordé de digitales d'un rose brûlant,

tu croirais gravir le sentier enchanté qui mène hors de la vie... Le chant bondissant des frelons fourrés de velours t'y entraîne et bat à tes oreilles comme le sang même de ton cœur, jusqu'à la forêt là-haut où finit le monde, c'est une forêt ancienne oubliée des hommes, et toute pareille au paradis.»

«Où sont les enfants?» répète Sidonie.

Gabrielle revient la tête remplie de senteurs d'herbe mouillée, de mousses sèches, les jambes égratignées par les ronces, un vrai garçon manqué. Elle explore les bois, les étangs, toujours plus loin, et se repaît de silence. L'appel de l'inconnu, du monde, d'ailleurs, l'habite. Le jardin, royaume de Sidonie, devient vite trop petit pour Gabrielle. Le jardin l'étouffe, le regard de sa mère l'emprisonne.

Elle ne comprend pas comment Sidonie devine toujours quand la pluie va arriver, pourquoi elle la traite de meurtrière quand elle met ses mains dans les pots pour voir la fleur qui est sous la terre. La petite se sent vexée, et se ferme.

Pourtant elle admire tant cette mère qui sait lire le secret de la vie dans chaque plante, chaque fleur et qui trouve que ses pensées ressemblent au roi Henry VIII. Elle, c'est dans la nature sauvage qu'elle va aller chercher ses

terrains d'expérience, qu'elle va apprendre à débusquer les sources perdues, et parler aux bêtes. Sa mère respectera et encouragera chez sa benjamine ce goût sauvage de la liberté, y voyant une quête d'harmonie profonde avec la nature, valeur philosophique essentielle qu'elle souhaite transmettre à ses enfants.

Sur le plan de la religion, Sidonie fait des concessions aux traditions. Ainsi, Gabrielle sera baptisée, alors que son mari et elle sont athées. Mais pour l'école, on ne laisse pas le choix à la petite, ce sera la communale et non l'école catholique des enfants de notables. C'est que Jules et Sidonie ne transigent pas avec les valeurs et les vertus républicaines!

L'histoire en marche va dans le même sens. Depuis la chute de Napoléon III en 1870, la toute nouvelle République, la troisième, va faire de l'instruction une cause nationale. On dit alors que si les Prussiens ont gagné la guerre, c'est parce qu'ils parlent tous la même langue et sont plus instruits, à l'opposé des Français dont beaucoup sont analphabètes et parlent des patois différents. Comment, dans ces conditions, lire une carte, obéir à un ordre?

Jules Ferry, le ministre de l'Instruction entre 1878 et 1883, fera voter des lois imposant

l'école obligatoire laïque et gratuite de 6 à 12 ans pour tous les enfants. Cette victoire, arrachée à un pays conservateur et catholique, ravit Jules et Sidonie. En revanche les partisans de la calotte, encore majoritaires dans le pays, fourbissent leurs armes pour résister à ces nouvelles orientations qui affaiblissent leur emprise sur les populations. « Le curé de campagne sera notre seul appui contre le maître d'école communiste et démagogue qu'on propose de nous envoyer dans tous les villages », s'inquiétait déjà Adolphe Thiers en 1849.

Quand Gabrielle entre à l'école primaire, l'Église occupe toujours le terrain avec le sacro-saint catéchisme auquel aucun enfant n'échappe, Gabrielle pas plus que les autres. C'est qu'elle veut faire comme ses copines : faire sa première communion et mettre une jolie robe blanche avec un voile et une aumônière en dentelle.

Sa mère ne peut pas refuser, mais elle ne perd pas une occasion de la railler et de critiquer le curé. « Elle ouvrait mon livre de catéchisme au hasard et se fâchait tout de suite : Ah ! Que je n'aime pas cette façon de poser des questions. Qu'est-ce que Dieu ? Qu'est-ce que ceci ? Qu'est-ce que cela ? Cette manie de l'enquête

et de l'inquisition, je trouve cela incroyablement indiscret. Et ces commandements, je vous demande un peu! Qui a traduit ces commandements en un pareil charabia?» (*La Maison de Claudine.*) La fillette hausse les épaules.

Gabrielle n'aime pas beaucoup cette école communale sans âme avec ses deux classes, une pour les filles, une pour les garçons, et son institutrice triste. Avec ses cols amidonnés, ses ruchés de dentelles, ses rubans de velours, sa grande natte, elle se sent au-dessus de ces petites villageoises en sarraus noirs, filles d'épiciers et de paysans. Au début elle a certainement fait des manières, et les autres fillettes ne l'auront pas épargnée. Ah, la corvée pour allumer le poêle, couper le bois ou transporter dans la classe les bûches qui entaillent les doigts! Gabrielle se plaint, Sidonie n'en a cure, c'est l'école de la vie! La petite ravale ses plaintes, s'aguerrit et apprend à rendre les coups. À la récréation, tout est bon pour se défendre, même les chaufferettes! En classe c'est plus facile, Gabrielle s'impose car elle a l'esprit vif et aime apprendre. Bientôt elle renverse la situation à son avantage, et c'est à qui se bousculera pour être son amie. Et qui sait, c'est peut-être

bientôt elle qui choisit avec qui elle va surveiller le poêle dans la classe, pendant l'absence de la maîtresse. Elle gagne là ses premières batailles, se faire respecter et même craindre.

L'école lui fait découvrir sa première passion, la lecture. Car si Gabrielle aime apprendre, par-dessus tout, elle aime lire. Dans ce domaine, elle est très gâtée, ses parents lisent beaucoup. Les époux Colette reçoivent de nombreux journaux et revues, dont *Le Temps*, *Le Mercure de France*, *L'Écho de Paris*, *Le Journal des demoiselles*, ainsi que certains journaux belges et des revues scientifiques. La bibliothèque regorge de livres les plus divers mais peu de contes de fées et autres livres pour enfants, c'est contre les principes de Sidonie qui y voit une infantilisation inutile. Dès l'âge de 10 ans, Gabrielle lit Labiche, Courteline, Alphonse Daudet, Mérimée, Shakespeare, Molière. Sa mère voudrait lui faire lire Saint-Simon, mais la fillette regimbe. Elle préfère les histoires : Ah ! *Le Collier de la Reine* d'Alexandre Dumas qu'elle relit plusieurs fois ! Mais qu'on ne lui parle pas des *Trois Mousquetaires*, par exemple, elle refuse de les lire farouchement. En revanche elle aimera beaucoup *Les Misérables*. Sa mère ne l'encourage pas à lire

Zola, elle le lit quand même et s'évanouit de dégoût à la description d'un accouchement. Son écrivain préféré est Balzac et il le restera toute sa vie. Elle lira et relira ses œuvres sans jamais se lasser. Les personnages de la Comédie humaine deviendront pour elle des amis familiers. Son goût ne la porte pas particulièrement vers les poésies, contrairement à son père, qui apprécie les poètes de son époque, comme Leconte de Lisle ou Jean Richepin. Il aime bien plus rimaiter que faire les comptes de la perception de Saint-Sauveur, même s'il fait son travail consciencieusement. Il prend une retraite anticipée en 1880. Il a tout juste 51 ans. Mais ce n'est pas pour autant qu'il veut arrêter toute activité. Il nourrit d'autres ambitions.

Jules Colette est un citadin exilé, et s'il est resté dans un petit village, c'est par amour pour sa Sido à laquelle il est attaché plus que tout. Il aimerait maintenant, alors qu'il n'est pas encore vieux, faire quelque chose qui lui plaise et qui valorise en lui le soldat qui a encore la nostalgie, l'ivresse de l'action des champs de bataille. Il croit avoir trouvé une voie en se lançant dans la politique. C'est un républicain animé d'idéaux démocratiques et, de plus, un ami de Paul Bert, député de l'Yonne. En 1880,

capitaine, les commodes charnues qu'aimait tant Sidonie, les livres préférés de Gabrielle, c'est sans doute que l'argent manque. La convocation est pour le 15 juin à 1 heure de l'après-midi.

Comment réagit Gabrielle à tous ces gens qui vont entrer dans la maison, examiner chaque meuble, chaque bibelot, à cette intimité de la famille exposée aux regards étrangers? A-t-elle attendu? A-t-elle assisté au défilé des villageois et leur air entendu?

On imagine plutôt qu'elle se sera enfuie, qu'elle aura pris les chemins des bois, par le sentier qui monte derrière le jardin, sans souci des ronces qui griffent ces jambes, sans peur des serpents qui pourraient la mordre, et qu'elle aura couru jusqu'à ne plus pouvoir respirer, jusqu'à tomber de fatigue dans l'herbe à l'abri sous un chêne, espérant que le temps s'arrête, qu'il se passe quelque chose. Mais non, il ne se passa rien et Gabrielle enfouit en elle une blessure qui ne guérira jamais.

Ce 15 juin 1890, Gabrielle Colette dit au revoir à son enfance, « à la maison sonore, sèche, craquante comme un pain chaud; le jardin; le village... au-delà, tout est danger, tout est solitude. » (*La Maison de Claudine.*)

On pourrait penser que les Colette ont déménagé peu après, mais pas du tout. Ils ne quitteront Saint-Sauveur que quinze mois plus tard. C'est à la Toussaint 1891 qu'ils emménagent à Châtillon. Entretemps, comment auront-ils vécu dans cette grande maison à moitié vide où, sur les tapisseries et sur les planchers, les traces des meubles disparus leur rappelaient, comme des fantômes, leur vie passée? Colette n'a jamais évoqué dans aucun de ses écrits cette période. Elle reste comme un trou béant, sans doute un épisode si douloureux qu'elle préférerait ne pas se le rappeler.

Au début du mois de novembre 1891, les Colette s'installent à Châtillon-sur-Loing, 9 rue de l'Égalité, dans une petite maison tout près de celle d'Achille. Sidonie a 56 ans et un nouveau souci en tête de la plus grande importance. Gabrielle a presque 19 ans, il s'agit de la marier.